

tu n'as pas été exempt de grandes passions pendant ta jeunesse. Mais l'ange de la sensibilité, en inscrivant tes erreurs à la page noire du registre de tes actions, les aura effacées avec ses larmes. Aurais-tu manqué d'avocat au pied du grand tribunal, toi dont la vie a été consacrée à la défense de l'humanité souffrante ?

Le 17 février 1847 fut un jour de deuil pour tout le Bas-Canada; l'ange de la mort éteignait la lumière la plus vive qui eût encore brillé sous notre ciel, et brisait le dernier ressort de cette organisation que vingt années de souffrances avaient pu si difficilement détruire.

L'honorable juge Vallières avait épousé en premières noces une demoiselle Champlain, de Québec; devenu veuf après quelques années de mariage, il épousa madame veuve Bird, qui entourait son illustre mari de tant de soins et de dévouement pendant sa longue et cruelle maladie. Madame Bird demeure à Trois-Rivières avec son fils seul héritier du nom de Vallières.

J'ai tenté de recomposer une des plus brillantes figures de notre histoire à l'aide de souvenirs épars dans plusieurs mémoires; j'ai pu réussir. Le Canada a pu produire et produire encore des existences plus sérieuses et plus utiles, mais il offrira difficilement à notre admiration une intelligence plus vigoureuse, un esprit plus fin et un cœur plus généreux.

L. O. DAVID.

COURRIER D'ONTARIO.

Il y a quelques jours, le Times d'ici publiait un télégramme de Québec qui annonçait aux bons habitants de la capitale que les victoires remportées par l'armée prussienne sur l'armée française causaient à Québec la plus vive satisfaction. Que dites-vous du toupet de ce fabuleux correspondant ?

Québec, notre vieille cité française, se réjouit des triomphes de la Prusse sur la France!... Oh! je sais bien qu'une portion de la population québécoise a donné toutes ses sympathies à la Prusse dans le grand conflit actuellement engagé en Europe! Je sais bien que MM. les Anglais de Québec seraient heureux d'apprendre, dans huit ou quinze jours, que l'armée prussienne campe sur les boulevards de Paris, comme en 1814!... Mais il n'y a pas que des Anglais à Québec; il y a des Franco-canadiens, et il y en a beaucoup. Il y a des Irlandais, et ils sont nombreux. Et les sympathies des Irlandais comme celles des Franco-canadiens sont tout entières du côté de la France.

Est-ce que par hasard ce correspondant électrique, mais imbécile, s'est habitué à ne compter pour rien les sympathies et les opinions de ses compatriotes d'autre origine que la sienne? Dans ce cas, il serait impertinent, s'il n'était plutôt fou à lier.

Il n'est guère possible d'intéresser beaucoup aujourd'hui sans parler de la guerre et des choses qui s'y rattachent. L'émotion a été grande et générale, toute la semaine dernière. Les nouvelles transmises par le câble ont surpris et déconcerté l'opinion d'un grand nombre. Nous ne sommes pas habitués à voir les revers s'abattre sur l'armée française, au début des hostilités. Les trois engagements dans lesquels l'armée française a plié devant l'armée prussienne sont probablement peu de chose, mais ce peu de chose a suffi à mettre en joie les amis de la Prusse de ce côté de l'Atlantique, et à chagriner les amis de la France.

Cependant, les enthousiastes de la Prusse ne doivent pas oublier que les grandes guerres de la révolution et de l'empire, pendant lesquelles la France a vaincu et bouleversé l'Europe, ont commencé par quelques faciles victoires remportées par l'Autriche et la Prusse.

Les Prussiens à Paris! Oui, ils y ont été en 1814, et l'on sait les horribles souvenirs qu'ils y ont laissés. Mais y retourneront-ils? N'y comptez pas, MM. les sympathiseurs, car vous vous préparez probablement quelque rude déception. "Ne vaut-il pas mieux périr que de se soumettre au joug de l'étranger?" disait en 1815 le sénateur Lambrechts. Ce serait demain le cri de tous les Français d'âme et de cœur, si l'armée prussienne remportait quelque avantage décisif sur l'armée française.

En 1815, les Prussiens se sont montrés plus barbares que les anciens Gaulois. La rage qu'ils ont excitée alors est passée aux descendants de cette génération malheureuse qui a vu le sol sacré de la patrie souillé par l'étranger.

Un personnage politique du temps, voyant ce qui se passait sous ses yeux et sentant la haine grandir au cœur de ses compatriotes, écrivait :

"Quoique je n'aime pas les haines nationales, si les Français doivent en avoir une, j'aime mieux que ce soit contre les Prussiens, que contre un autre peuple du continent. Le contraste de leur conduite (aux Prussiens) avec celle des Anglais, produira, j'espère, un effet politique qui sera dans la suite infiniment utile."

Le passage ci-dessus était provoqué par la lettre de Louis XVIII à M. de Talleyrand, dans laquelle le roi exprimait sa résolution, si les Prussiens persistaient dans leur projet de détruire le pont d'Iéna, d'aller se placer au milieu de l'instinct où ils le feraient sauter.

Ce qu'avait prévu le personnage politique dont je viens de rapporter quelques lignes, n'a pas manqué d'arriver. Il y a aujourd'hui au cœur des français une haine nationale ardente contre la Prusse. Aussi, quelques-uns avouent-ils carrément que la guerre actuelle n'est pas une guerre politique, mais que c'est bel et bien une guerre nationale.

Bourrienne raconte dans ses mémoires une anecdote qui témoigne du souvenir odieux que les soldats prussiens laissent dans les environs de Paris. Partout, les troupes de Blücher, — Brennus — Blücher, comme on le surnomma alors, — se livrèrent aux excès les plus révoltants. — C'était au printemps de 1816, raconte-t-il; je me rappelle qu'allant à Chevreaux, je m'arrêtai au Petit Bicêtre pour faire rafraîchir mon cheval. J'étais assis auprès de la porte, à côté du propriétaire du cabaret. Un gros chien rôdait autour de moi en grognant, lorsque j'entendis son maître, vieillard d'une figure respectable,

lui crier : "Veux-tu te taire, Blücher! — Quel nom, lui dis-je, donnez-vous donc à votre chien? — Ah! monsieur, c'est celui d'un vilain m... qui nous a fait bien du mal l'an passé. Vous voyez ma maison; il n'y a plus que les quatre murs. Ses S... gueux de Prussiens ne m'ont rien laissé. On nous disait qu'ils venaient pour notre bien; mais qu'ils reviennent!!... Je suis vieux, mais mes enfants et moi, nous les traquerons au coin des bois comme des sangliers." Cependant, comme le chien grognait toujours, mon hôte l'interrompait de temps en temps pour lui crier de plus belle : "Tais-toi donc, Blücher." Je parcourus le modeste asile de ce brave homme, et j'y vis les traces des plus violents excès, et cet homme avait encore les larmes aux yeux en me racontant ses désastres.

Dans son dernier roman, intitulé *Malgré tout*, George Sand a peint un caractère de femme extraordinaire et légèrement excentrique. En signalant ce passage, le chroniqueur de la *Liberté*, Panoptis, a révélé que l'héroïne dont le romancier avait voulu tracer une esquisse, était l'Impératrice des français. Le lendemain, ou le surlendemain de son indiscret, Panoptis était sèchement éconduit de la rédaction de la *Liberté*.

Aujourd'hui que l'Impératrice Eugénie se trouve placée à la tête du gouvernement Impérial; aujourd'hui qu'il faut tout prévoir, parce que tout est possible, même de sanglantes émeutes à Paris, même une révolution qui renverserait l'Empire et ferait de l'Impératrice une exilée ou une victime, il est curieux de relire l'œuvre d'imagination de George Sand, à l'endroit signalé par Panoptis. Voici ce passage :

"J'ai toujours cherché et produit l'éclat; je veux le fixer, le posséder, le produire sans effort, le manifester sans limites. Je veux donc tout ce qui le procure et l'assure. Je veux épouser un homme riche, beau, jeune, éperdument épris de moi, à jamais soumis à moi et portant avec éclat dans le monde un nom illustre. Je veux aussi qu'il ait la puissance, je veux qu'il soit roi, empereur, tout au moins héritier présomptif ou prince régnant. Tous mes soins s'appliquent désormais à le chercher, et, quand je l'aurai trouvé, je suis sûre de m'emparer de lui, mon éducation est faite. Je ne cours plus risque de me laisser charmer; j'ai acquis tout ce qui a manqué à mon éducation première. J'ai étudié; j'ai de l'érudition, de la science politique; je sais l'histoire de toutes les dynasties et de tous les peuples. Je connais tous les arcanes de la diplomatie et toutes les naïvetés de toutes les ambitions. Je connais tous les hommes marquants, toutes les femmes puissantes du passé et du présent. J'ai pris à tous leur mesure exacte, je n'en redoute aucun. Un jour viendra où je serai aussi utile à un souverain que je peux l'être aujourd'hui à une femme qui me demanderait conseil sur sa toilette. J'ai l'air d'attacher une grande importance à des choses futiles, on ne se doute pas des préoccupations sérieuses qui m'absorbent, on le saura plus tard quand je serai reine, tsarine, grande-duchesse ou présidente d'une république, car je sais bien que les peuples s'agitent et veulent du nouveau; mais je ne crois pas à la durée de cette fièvre, et, présidente aujourd'hui, fût-ce en Amérique, je serais sûre d'être souveraine demain. Enfin je veux, après avoir joué un rôle brillant dans le monde, en jouer un éclatant dans l'histoire. Je ne veux pas disparaître comme une actrice vulgaire, avec ma jeunesse et ma beauté; je veux une couronne sur mes cheveux blancs. On paraît toujours belle, puisqu'on éblouit avec une couronne. Je veux connaître les grandes luttes, les grands périls; l'échafaud même à pour moi une étrange fascination. Je n'accepterai jamais l'exil, je ne fuirai jamais; on ne me rattrapera pas, moi, sur le chemin de Varennes. Je ne deviendrai pas folle dans les désastres, je braverai les destinées les plus tragiques, je combattrai face à face le lion populaire, il ne me fera pas baisser les yeux, et je vous jure que plus d'une fois je saurai le coucher enchaîné à mes pieds. Après cela, qu'il se réveille, qu'il se lasse, qu'il porte ma tête au bout d'une pique! ce sera le jour de l'éclat suprême, et cette face pâle, plus couronnée encore par le martyre, restera à jamais gravée dans la mémoire des hommes."

C. T.

FAITS DIVERS.

STEAMER COULÉ A FOND ET PERTES DE VIE.—La ville de Québec a été mise en émoi, la semaine dernière, par la triste nouvelle que le steamer *Etoile*, voyageant entre Lotbinière et Québec, avait sombré, lundi soir, vers huit heures, vis-à-vis la Pointe-aux-Trembles. Voici les faits : comme ce steamer se rendait dans ce port pour le marché de mardi, avec une centaine de passagers des paroisses, il vint en collision à l'endroit ci-dessus, avec un chaland chargé de madriers qui montait à toute voile, sous une forte brise.

La soirée était obscure et le chaland ne portait pas de lumière. Le steamer a été frappé dans le flanc et a sombré presque immédiatement dans 20 pieds d'eau, ne laissant que sa cheminée hors de l'eau et une partie de son pont supérieur.

On assure ce matin que cinq personnes seulement ont péri dans le naufrage de l'*Etoile*, voici les noms : Madame Blanchet et Narcisse Guimont, tous deux de la Rivière du Loup, une jeune fille de la Rivière du Loup, se rendant à Lotbinière, et la cuisinière de l'*Etoile*, du nom de Léocadie et âgée de 36 ans.

Le Capitaine et l'équipage ont agi avec beaucoup de sang-froid et de courage.

La semaine dernière on a trouvé à l'embouchure du St. Maurice le corps de M. Bouchard, navigateur, et frère du Rév. M. Bouchard, curé de Ste. Angèle. On ne sait trop comment ce triste accident est arrivé. Les employés à bord de son bâtiment partirent dans l'après-midi le laissant ainsi seul, et lorsqu'ils revinrent vers cinq heures ils le trouvèrent à l'eau, les bras croisés sur la poitrine.

LES HOMMES GRAS.—Le troisième dîner annuel des hommes gras a eu lieu avant-hier à Norwalk. Il paraît que le chasseur ne leur a pas fait perdre l'appétit, car ils ont absorbé en rien de temps 125 boisseaux de *clams*, 50 boisseaux d'huitres, 20 barils de maïs, 500 livres de poisson, etc.

La canne de la présidence a passé des mains de M. Fisk, de New-York, à celles de M. Andrew Hull, de Dambury, qui pèse 14 livres de plus que lui.

Après le dîner, on a procédé au pesage des membres de l'honorable société. Ils étaient 104 en tout, et ont donné un poids total de 23,083 livres, ce qui fait une moyenne de 222 livres environ par panse, par tête.

SUICIDE.—Un français, M. Rodolphe Collet Henri, comte de Thouars d'Escury, secrétaire particulier du conseil de la légation française à Washington, s'est tué samedi d'un coup de pistolet dans le cœur. Ce malheur est le résultat

de chagrins conjugaux. Le défunt était séparé de sa femme et vivait avec une autre personne, qu'il faisait passer pour sa sœur. Il a laissé la lettre suivante :

Washington, 6 août.

Je vais mourir. Je suis malade d'esprit et de corps, et j'ai besoin de repos et de paix; je prie Dieu de me les accorder dans la tombe. J'espère et j'ai la confiance qu'il me pardonnera ce dernier péché, en considération des angoisses qui l'ont causé. J'ai essayé, depuis 12 mois, de m'adonner à une vie honnête et laborieuse pour l'amour de ceux que j'aime, et j'aurais mieux réussi si j'avais rencontré un peu plus d'affection chez des personnes qui n'auraient pas dû me méconnaître. Je ne suis pas un ambassadeur de France, et, par conséquent, je ne puis espérer de retourner dans mon pays natal vivre au milieu de ma famille; je serai enterré comme je vais mourir, dans un pays étranger, sans ami et seul. Dieu bénisse ma femme, mon baby, ma famille et les quelques amis que j'avais, et puisse-t-il, dans sa miséricorde infinie, avoir pitié de moi et me pardonner.

P. S.—Mes remerciements les plus sincères, les plus cordiaux à M. Cox, au juge Otto et à mes chers amis, le marquis de Chambrun et Custerhe Collett. Puisse Dieu les bénir et les récompenser de leur bonté et de leur amitié pour moi. Je serai heureux qu'ils m'accompagnent au cimetière, et qu'ils ne me laissent pas enterrer seul, comme un chien. Dieu bénisse et protège ceux que j'aime. Faites vendre mon mobilier et tout ce qui m'a appartenu, et donnez-en le produit à la petite Je prie James O'Connor de réclamer et de toucher mes appointements du mois et de les lui donner, car elle aura aussi perdu son seul ami quand je serai mort. Je voudrais, s'il est possible, que ma pension fût servie à mon baby. Ma vie est assurée, et Jim O'Connor a mon testament.

RICHESSSE ET POPULATION DE QUEBEC

La ville de Québec, y compris la cité et la partie des faubourgs située en dehors des limites de la cité, contient une population de 60,000 âmes; elle n'en renfermait que 27,000 en 1831. La propriété foncière de la cité seule est évaluée par M. Serrell, l'auteur du plan du pont suspendu de Québec, à £5,992,089. Dans ce chiffre sont comprises la valeur de la propriété cotisée et celle de la propriété publique non-cotisée, qui est considérable dans Québec plus que partout ailleurs peut-être. M. Serrell, supposant, non sans raison, que la cotisation ne se faisait pas plus rigoureusement à Québec que dans la plupart des villes des Etats-Unis, a établi la proportion qui suit pour trouver la valeur réelle de la propriété foncière : 25, la propriété cotisée, et 40, la propriété réelle. C'est ainsi qu'il a trouvé le chiffre de £5,992,089.

La valeur de la propriété mobilière offre un chiffre encore plus élevé; de sorte que Québec renferme une valeur d'au moins £12,000,000 courant.

BAINS DE MER.—Comment les bains de mer peuvent servir à guérir l'hypocondrie en produisant des accès de bonne humeur :

En nageant entre deux eaux, saisir les jambes d'un monsieur qui vous est désagréable, lui faire faire une petite promenade sous marine jusqu'au fond des Bôches, et le déposer sans connaissance sur l'escalier, en admirant la finesse et l'éclat des tons violets que la nature prodigue aux noyés.

Quand on voit un monsieur d'un tempérament sanguin s'essouffler à remonter le courant, lui tendre précipitamment la perche d'une manière assez heureuse pour le faire couler à fond.

Telles sont les bonnes plaisanteries que nous recommandons aux hypocondriaques et qui sont bien faites pour éclaircir d'un pâle sourire leurs visages méli-mélo mélancoliques.

Joignons-y ce principe dont il ne faut pas s'écarter sous peine de... morgue certaine :

Il est imprudent aux baigneurs qui ignorent les premiers éléments de la natation, de se précipiter dans un endroit ayant plus de quarante pieds d'eau, et surtout de s'attacher des poids de vingt livres aux pieds sous ce prétexte puéril qu'à se baigner sans péril, on nage sans gloire.

PIQUES INTERNATIONALES.—La scène s'est passée à Troy, il y a quelques jours. Deux français entrent dans un café de William street, où cinq ou six Prussiens prussianisaient.—Garçon, une bouteille de vin, une plume, de l'encre et du papier! s'écria l'un des Français. Ces objets apportés, il commence par se verser à boire, puis se met à écrire, en répétant à haute et intelligible voix chaque mot, à mesure qu'il écrivait : 14 août 1800, bataille de Marengo; 2 décembre 1805, bataille d'Austerlitz; 13 octobre 1806, bataille d'Iéna; 25 octobre, entrée des Français à Berlin. Garçon, du pareil au même, fait-il en terminant et en tendant son verre.

Pas content, un des Prussiens soulève le sien de dessus son siège et se fait aussi apporter ce qu'il faut pour écrire : 21 août 1813, bataille de Leipsick; 18 juin 1815, Waterloo; les alliés entrent à Paris.

Il n'avait pas fini que le Français avait un pistolet à la main; le Prussien en exhiba un de son côté, et il a fallu l'intervention de toutes les personnes présentes pour empêcher un dénouement sanglant. On croit que l'affaire ne s'en tiendra pas là, et les habitants de Troy comptent par un prochain duel.

L'INSTRUCTION DES JEUNES FILLES DANS LES CAMPAGNES.

Nous pensons que l'enseignement agricole, sous une forme moins sérieuse et plus pratique, devrait se rencontrer dans les écoles des campagnes, afin que leur éducation fût plus en harmonie avec les besoins de notre époque, et que les cultivateurs pussent ainsi trouver des compagnes utiles et capables de les aider dans leur travail de chaque jour. Les femmes ne seront plus alors des poupées à crinolines et à ressorts, dont la seule occupation consiste à s'habiller, et qui passent ainsi leur vie dans les plus sortes de frivolités, ce qui donne bien rarement le bonheur et détruit le plus souvent la famille, cette magnifique et séduisante création de Dieu pour laquelle nos anciens avaient tant de respect.

Une femme de ménage est un bien précieux que l'on recherche toujours, car une femme de ménage enrichit ou appauvrit une maison; nous pourrions à ce sujet citer de nombreux exemples; pourquoi donc les pères de famille ne prendraient-ils pas toutes les précautions pour donner à leurs filles une éducation plus sérieuse et plus solide, et leur assurer ainsi un avenir de bonheur que l'on trouve bien mieux dans la vie douce et paisible des champs que dans le tourbillon des plaisirs de la ville, qui usent l'âme et le corps et ne laissent le plus souvent après eux que d'amères déceptions!

A. DE LAVALLETTE.